



HAL
open science

Les micro-récits juifs de Maxim Biller ou le travail de mémoire à l'épreuve de la satire

Emmanuelle Terrones

► **To cite this version:**

Emmanuelle Terrones. Les micro-récits juifs de Maxim Biller ou le travail de mémoire à l'épreuve de la satire . Mónica Zapata. Du bref et du court, Presses universitaires François Rabelais, 2020. hal-02532513

HAL Id: hal-02532513

<https://hal.science/hal-02532513>

Submitted on 5 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emmanuelle TERRONES, ICD EA6297

« Les micro-récits juifs de Maxim Biller ou le travail de mémoire à l'épreuve de la satire ». In : Mónica Zapata (dir.), *Du bref et du court*. PUF, Tours, 2020.

LES MICRO-RÉCITS JUIFS DE MAXIM BILLER OU LE TRAVAIL DE MÉMOIRE À L'ÉPREUVE DE LA SATIRE

Emmanuelle TERRONES
UNIVERSITÉ FRANÇOIS RABELAIS (TOURS), ICD

Maxim Biller fait partie de ces journalistes et écrivains qui soignent leur image de provocateur, misent sur l'ironie, le sarcasme et le cynisme. Connue pour la chronique *Hundert Zeilen Hass* (« Cent lignes de haine »), il épuise sa « sainte colère » (SCHUBERT BUHRE, 7/6/2005) pour se tourner vers l'humour et commence dans les années 1990 à rédiger pour l'édition du dimanche de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* ses « Histoires morales » (publiées une à une dans le journal, puis toutes ensemble dans le recueil *Moralische Geschichten* paru en 2005). En quelques lignes et jamais plus de quelques paragraphes, Biller y met en scène des personnages juifs, petits ou grands, « [...] qui préféreraient ne pas être Juifs, mais qui n'aimeraient pas non plus ne pas l'être » (BILLER, 2005 : texte du rabat), dans l'Allemagne d'aujourd'hui.

Il renoue ainsi avec une tradition littéraire qui connut son apogée en Allemagne à la fin du XVIIIe et dans la première moitié du XIXe : les histoires morales étaient des textes très courts, dont le message clair et la pertinence avaient pour objectif de prouver efficacement des vérités à des gens simples (ALZHEIMER-HALLER, 2004). Chez Biller, la brièveté de la forme y est clairement mise au service de la satire et de la provocation. Chaque récit, aussi court qu'il soit, est une pointe lancée contre une Allemagne bien-pensante, un travail de mémoire bien mené, une normalité apparemment retrouvée. Chacun d'entre eux est une nouvelle variation de cette question posée par l'auteur : « Quand l'Allemagne sera-t-elle prête à avoir une relation normale avec les Juifs ? La réponse est : jamais. » (SCHUBERT BUHRE, 7/6/2005)

Partant de la définition des « histoires morales », il s'agit à présent d'observer un peu plus en détail la façon dont Maxim Biller s'approprie cette forme brève et la réinvente dans son propre dessein : notamment l'efficacité par le minimum, la mise en lumière narrative, la dimension morale de ces histoires.

L'efficacité par le minimum

Biller reprend le principe de brièveté des traditionnelles histoires morales auquel il assortit une brièveté des moyens. L'exemple le plus frappant est l'histoire intitulée « Le baiser » : « Kohn n'avait encore jamais embrassé une femme. Lorsque lui et Shoshi s'embrassèrent pour la première fois, il vit des étincelles, des éclairs et des étoiles de David. Shoshi quant à elle ne vit rien que Kohn, nu et sur une peau de tigre. » (BILLER, 2005 : 205) Des personnages juifs simples sont identifiés comme tels par leurs noms et des images à la fois stéréotypées et amusantes (les étoiles de David au moment du baiser), présentés dans des situations banales (un premier baiser) et tournés en ridicule (le contraste entre la magie d'un premier baiser et un

érotisme kitsch). Les personnages que Biller donne à voir sont des gens quelconques remplissant tous les clichés d'une existence simple, or ils sont Juifs : leur identité, leur existence ne peuvent être ordinaires. Les éclairs d'un baiser sont forcément assortis d'étoiles de David, la différence banale de perception entre un homme et une femme y est aussi grande que l'écart entre le sacré et une réalité prosaïque. Biller joue en quelques lignes sur la distance par rapport à une norme, sur l'impossibilité d'une normalité, c'est là le fil conducteur de ses *Histoires morales*.

Biller s'en tient à un minimum. Il utilise tous les traits caricaturaux de ce que serait une identité juive. Ses personnages s'appellent Ginzberg, Lepinsky ou Goldenberg, portent des attributs juifs (les hommes sont souvent affublés d'un cafetan ou d'une kipa, ils sont circoncis etc.), réagissent conformément à des clichés (dans leur rapport à l'argent notamment). Biller rend ses personnages identifiables en parsemant leurs discours de quelques mots yiddish, en évoquant des croyances juives (une des stratégies narratives consiste, par exemple, à faire apparaître un Dibbouk). Il en va seulement ici d'un vernis de culture juive reconnaissable.

Biller ne décrit pas une identité juive mais ce qu'elle est pour des Non-Juifs, voire ce que les Non-Juifs lui imposent. « Comment est-ce que je peux savoir ce qu'il y a de vraiment juif en moi et ce qui tient de mon caractère ? La société dans laquelle je vis le sait exactement. » (BILLER, 2009 : 141) Biller force alors le trait des clichés imposés jusqu'à faire de la caricature une spécificité individuelle. Ainsi un de ses personnages, Schlomsky, envoie-t-il une photo de lui à l'homme qu'il aime : « Sur cette photo, on le voyait dans son restaurant italien préféré en train de réviser l'addition avec le serveur : Schlomsky ne connaissait pas de photo plus intime et plus typique de lui-même. » (BILLER, 2005 : 204) Biller s'en tient donc à un champ extrêmement réduit de l'identité juive, là où celle-ci se nie elle-même et se met en scène telle que les autres la conçoivent. À ceci s'ajoute la nécessité selon lui de présenter un « Juif idiot » : un Juif manquant quelque peu d'intelligence, innocent et simple, objet de la risée collective. Le Juif idiot, c'est par exemple l'écrivain Zuckermandl « [...] qui croyait que son esprit juif affûté le rendait si impopulaire aux yeux des Allemands, alors que c'était simplement son éruption cutanée purulente. » (BILLER, 2005 : 27) Le Juif idiot de Maxim Biller a tout d'une soupape si l'on en croit l'intention de l'auteur de « [...] détendre les Allemands dans leur rapport aux Juifs. » (SCHUBERT BUHRE, 7/6/2005) Son Juif idiot brise un tabou, celui de rire des Juifs aujourd'hui en Allemagne.

Dans la marge réduite impartie à une identité juive caricaturale, Biller joue sur la verticalité. Les Juifs qui animent ses micro-récits sont soit des petites gens soit des célébrités juives médiatiques, culturelles, politiques ou encore historiques. Il tire profit des différences de statut pour générer des satires virulentes, parfois loin de la bienséance : « Un jour, l'écrivain sans succès Schlamm se transforma en le pénis de son mondialement célèbre collègue Philip Roth ! » (BILLER, 2005 : 25) Biller rabaisse, désacralise jusqu'à ce que la hiérarchie ou la supériorité apparente ne soient plus. Ainsi le haut n'est-il jamais vraiment haut (ce qui se lit souvent dans l'écart entre les titres et les contenus des histoires), le modèle jamais véritablement enviable. Il n'y a pas d'élévation possible, ni d'émancipation d'une condition.

Et ce d'autant pour le Juif allemand, qui chez Biller porte le poids d'une double identification. S'il est lié au sionisme et par extension au monde arabe, du fait d'être Juif, il est lié à l'Holocauste du fait d'être Allemand. Le conflit israélo-palestinien, par exemple, est amené comme faisant partie du quotidien : Kohn entend la voix de son père provenant du salon « [...] où il était en train de jouer avec le sel et le poivre au retrait israélien de la bande de Gaza. » (BILLER, 2005 : 9) Les enjeux d'un conflit complexe et encore non résolu se voient réduits à un jeu mené avec des objets quotidiens, un passe-temps dénonçant toute l'absurdité d'un conflit

sans fin. Et surtout, dans les *Histoires morales*, un Juif est toujours survivant ou fils de survivant. L'Holocauste devient un attribut indissociable au même titre que des lunettes ou un portable : « Ringelblum sans portable, c'était comme Woody Allen sans lunettes, comme Einstein sans théorie de la relativité, comme Anne Frank sans déportation. » (BILLER, 2005 : 198) Dans cet étai très resserré imposé par l'Histoire, la marge de manœuvre des Juifs allemands dans la forme brève des *Histoires morales* est réduite au minimum.

Les *Histoires morales* de Biller présentent des mécanismes simples et toujours identiques (ce que la lecture continue des histoires rend d'autant plus visible). L'un d'entre eux relève justement des couples opposés Juif/Arabe et Juif/Nazi car les personnages font constamment l'objet d'erreurs d'identités ou de renversements inopinés. Le Juif Kirschensaft se déguise un jour de Pourim en Ossama ben Laden et ne quitte plus son déguisement pour jouir de sa nouvelle identité (BILLER, 2005 : 145). Plus intéressant encore, le cas du Juif Hersch qui se sent musulman est raconté comme l'histoire d'un transsexuel : Hersch note quelques « signes » extérieurs (il préfère le couscous, et convoite une jeune fille jordanienne !) avant de « virer de bord » (BILLER, 2005 : 54). Ici, le processus de transsexualité devient celui d'une transreligiosité avec tout ce que ceci inspire à l'auteur : la conversion est d'autant plus rapide qu'il est Juif et donc déjà circonscrit, le premier kebab qu'il mange en tant que musulman le fait éructer si fort qu'on l'entend jusqu'à Jéricho. La mention de Jéricho, une des villes au cœur des conflits israélo-palestiniens, qui juive en 1967 devient palestinienne en 1994, confère à la toute fin de cette histoire une lumière historique et politique. Finalement, et c'est la question qu'incarne son personnage, que signifie pour un territoire, une ville ou ses habitants passer d'une identité religieuse à une autre ?

Le même genre de mécanisme est mis en œuvre pour le binôme Juif/Nazi. Un Juif devient néo-nazi car il est chauve, et on lui intime de frapper des étrangers dans les transports publics. Au-delà de l'accumulation des clichés, la réaction du personnage n'est pas inintéressante : « Quelle situation horrible et répugnante, pensa-t-il, dégoûté de lui-même, puis il se remit aussitôt à la tâche. » (BILLER, 2005 : 212) Un Juif ici se trouve assez docile pour participer à un racisme collectif et s'adonner à la violence. La confusion d'identité fait de lui un bourreau et renverse (cyniquement) les clichés, ce qu'il accepte avec la soumission d'une victime, cliché auquel finalement il n'échappe pas (mais les Allemands échappent-ils à celui de bourreau ?). Dans l'histoire intitulée « La chute », le Juif Pinkerfeld ressemble depuis sa plus tendre enfance à Hitler, il est recruté pour le film qui relate les derniers jours du dictateur et qui est pour lui « à vrai dire la chance de sa vie » (BILLER, 2005 : 171). Avant de revenir sur la critique du travail de mémoire, soulignons la présence toujours et encore de la figure de Hitler, la rapidité avec laquelle sont retrouvés les vieux « réflexes » (les serveurs au restaurant le saluent le bras levé). La satire de la société contemporaine est évidemment d'autant plus acerbe que l'acteur est Juif.

Autre forme de revirement de situation qui tient à la fois d'une erreur d'identité et d'une métamorphose : la (fausse) révélation. Ariel Sharon n'est pas Juif mais un agent du Fatah sous les ordres d'Arafat, Woody Allen est fils d'un couple de gardiens de camp de concentration qui aurait obtenu de faux papiers juifs à la fin de la guerre etc. Si Biller compte évidemment sur le comique né de l'effet de surprise, il n'en est pas moins que le mécanisme simple du revirement quel qu'il soit témoigne à la fois de la nécessité de penser toujours les choses autrement et surtout, dans sa répétition incessante, de l'impossibilité de sortir des schémas ordinaires.

« Narrative Volksaufklärung » ?¹

Reprenant la célèbre formule de Kafka, A. Bodenheimer parle chez Biller de « l'impossibilité de mener une vie intacte en tant que Juif dans l'Allemagne d'aujourd'hui » (HÜBNER, 2001 : 63)². Biller dépeint le quotidien des Juifs allemands et ce que « [...] l'Holocauste fait de nous aujourd'hui. » (KOIRAN, 2009 : 35) Car celui-ci demeure pour le Juif allemand des *Histoires morales* la seule façon d'interpréter la réalité présente³. Imposé par la société ou par une histoire familiale et personnelle, le souvenir de l'Holocauste n'a de cesse d'affleurer. « Il est passé le temps où les gens comme vous s'abandonnaient sans défense à leur destin » (BILLER, 2005 : 23), dit à Kohn une femme rencontrée par hasard. Ce temps est-il révolu s'il est susceptible à ce point d'être évoqué en toutes circonstances ? Biller ne manque pas la moindre occasion de souligner l'omniprésence de cette période : un objet est « jaune ghetto » (BILLER, 2005 : 17) ou quand il est question d'obscurité « [...] il faisait aussi sombre que dans l'âme de Adolf Eichmann » (BILLER, 2005 : 72). Le narrateur feint des plaisanteries politiquement incorrectes et s'en excuse : « Ce fut son Waterloo. Ou devrait-on dire plutôt son Dachau ? Non, ce serait tout de même un peu exagéré. » (BILLER, 2005 : 95)

Biller piège alors son lecteur en jouant sur des liens faits de façon trop systématique. Dans l'histoire « Traumatisme », on peut lire : « Mais avec la mère qu'il avait, il s'attendait à tout. La mère de Löw en effet avait été à Auschwitz et cela expliquait un certain nombre de choses. » (BILLER, 2005 : 233) Or, le lecteur apprend deux lignes plus loin que la mère en question a *visité* peu auparavant le camp d'Auschwitz. Ce qui est devenu un mécanisme de la pensée (une mère juive, Auschwitz donc déportation) est enrayé dans ce bref récit et rend vigilant. Mais, d'ailleurs, dans les *Histoires morales*, les Juifs eux-mêmes n'échappent pas à ce genre d'équation trop rapide.

« Mémorial » va plus loin encore car on y lit que des Juifs peuvent encore mourir à cause de Hitler. Une des lourdes stèles du Mémorial de l'Holocauste à Berlin tombe sur Teitelbom alors qu'il s'y était caché en pleine nuit pour faire l'amour avec sa cousine.

Qui était coupable de la mort de Teitelbom ? Un peu cette maudite stèle en béton, évidemment. Et puis Zipora, la femme de Teitelbom, qui depuis des années ne le laissait entrer dans son lit que lorsqu'elle voulait un enfant. Mais surtout le Führer, car sans lui pas d'Holocauste, sans Holocauste pas de travail de mémoire, sans travail de mémoire pas de maudite stèle en béton du Mémorial de l'Holocauste. (BILLER, 2005 : 32)

Derrière le cynisme pointe une critique du travail de mémoire tel qu'il est mené, mais c'est surtout l'omniprésence pesante, fatale ici, de l'Holocauste qui est de nouveau soulignée, un Juif ne pouvant aujourd'hui encore être autre chose que victime de l'Holocauste. La seule conséquence heureuse s'avère entièrement illusoire et due à un hasard cynique : un Juif survivant gagne au loto en misant le matricule de détenu tatoué sur son bras, il abandonne sa vie caricaturale de Juif moyen, est accueilli à bras ouverts par le Christ de Rio après un voyage de luxe et conclut : « Je le savais bien ! Ça devait bien avoir un sens, ce maudit Treblinka ! » (BILLER, 2005 : 115) Cet effet inattendu de son passé exprime bien au contraire l'abandon

¹ « Éducation populaire par les histoires », référence au titre de l'ouvrage de H. Alzheimer-Haller consacré aux histoires morales traditionnelles. (ALZHEIMER-HALLER, 2004)

² Cette idée est liée à celle de l'obligation d'être avant tout Juif qui insupporte Biller. Il cite volontiers un des écrivains juifs américains qu'il revendique comme modèle, Saul Bellow : « Si je passais un an en Allemagne, je ne penserais qu'à une seule chose. Durant douze mois, je serais un Juif et rien d'autre. Je ne peux pas me permettre de perdre un an pour cela ! » (BILLER, 2009 : 65.)

³ Dans son autoportrait, Biller parle de la liberté d'être soi-même dont jouissent les Juifs américains « [...] car les Juifs américains sont des Juifs sans Holocauste. » (BILLER, 2009 : 22)

total de son existence individuelle au destin, que celui-ci soit déterminé par l'Histoire ou par le hasard.⁴ Il n'est pas d'échappatoire.

Ce qui sourd derrière le portrait du Juif allemand contemporain brossé par Biller, c'est la critique d'une Allemagne bien-pensante, qui porte sa culpabilité, institutionnalise sa mémoire. Biller a grandi dans une Allemagne « [...] déterminée par les accords d'après-guerre complexes, portés par beaucoup de bonne volonté mais non exempts de malentendus et d'irritations, entre les Allemands et les Juifs. » (HÜBNER, 2001 : 62) Chacune des histoires est écrite contre la bonne conscience née d'un travail de mémoire bien mené : les « documentaires très beaux et poétiques d'ARTE sur les autodafés » (BILLER, 2005 : 185), les excursions des écoliers et des touristes dans les camps de concentration en sont quelques exemples. Biller souligne la banalité dans laquelle plonge ce travail de mémoire, l'ennui qu'il provoque, la mauvaise conscience apaisée sans véritable questionnement⁵. Dans l'histoire morale « Le pianiste », un président allemand à qui, le jour de la première du film de Polanski, on refuse de faire payer son billet d'entrée, se met à pleurer : « Je fais mon travail de réparation quand cela me chante. » (BILLER, 2005 : 113) Ceci correspond en tout point à l'« hystérisation du rapport au passé » (ROBIN, 2003 : 19) dans l'obligation auto-imposée de réparer l'irréparable, dont parle Régine Robin dans son essai *La mémoire saturée*.

Derrière le travail de réparation à outrance se cache la fragilité du fondement sur lequel repose la société allemande contemporaine. Biller raille la « nouvelle Allemagne sûre d'elle » (BILLER, 2005 : 200) et avec elle la normalité sociale apparemment retrouvée. Le principe du revirement sans cesse mis en œuvre finit par interroger : « Et si un jour tout rebasculait ? » (SCHUBERT BUHRE, 7/6/2005) Ceci peut s'exprimer par un doute comme dans « Voisins » où un patient juif reconnaît des années plus tard en un chirurgien allemand son ancien voisin :

Depuis quand ne nous sommes-nous pas vus, mon ancien voisin ?

Aucune idée, répondit le Dr Vitzthum vexé, en tout cas à l'époque tu n'as même pas daigné me dire au revoir.

Mais Dieter, rétorqua Lasker, on a été déporté en pleine nuit.

Ah oui, excuse-moi, tu as bien sûr parfaitement raison, dit lentement le Dr Vitzthum, mais le ton de sa voix n'était pas bien convaincant. (BILLER, 2005 : 172)

La mémoire saturée a-t-elle banalisé la déportation, fait d'elle le contraire de ce qu'elle voulait, c'est-à-dire un événement comme un autre ? « Cet excès de mémoire qui nous envahit aujourd'hui », dit Robin, « pourrait bien n'être qu'une figure de l'oubli. » (ROBIN, 2003 : 19) Dans l'histoire « Argent » (BILLER, 2005 : 62), en raison de la crise, les biens qui viennent d'être rendus aux Juifs vont peut-être finalement être conservés, dans « Tyrannicide » (BILLER, 2005 : 174) on lit que le camp de concentration de Dachau vient d'être rouvert. « Bataille aérienne » va plus loin encore, car tout redevient peu à peu comme au temps du III^e Reich : Katz se trouve affublé d'une barbe, d'un cafetan et d'une étoile jaune, a quelque chose de « mal ou trop vite assimilé » et se met à « [...] courir pour se sauver la vie comme s'il n'avait jamais rien fait d'autre. » (BILLER, 2005 : 206) De tels revirements impossibles mettent en évidence

⁴ C'est ce qu'illustre aussi « Visite d'État », entre autres, où le premier chancelier allemand juif se fait tuer par une salve de bienvenue à son arrivée à l'aéroport. (BILLER, 2005 : 158)

⁵ Une idée que l'on trouve aussi formulée dans le témoignage de Ruth Klüger, *Weiter leben*. Femme de lettres juive, survivante d'Auschwitz, elle interroge des jeunes qui durant leur service civil doivent repeindre en blanc les clôtures du camp : « Il faut bien que le camp soit entretenu, répliquèrent-ils. [...] il fallait conserver les lieux. Pourquoi donc ? » (KLÜGER, 1997 : 84)

l'absence de normalité malgré les apparences : l'Allemagne n'est pas encore prête à un rapport normal avec les Juifs et Biller d'ajouter : « Pourquoi en serait-il autrement dans un pays où l'on a essayé de tuer tous les Juifs ? » (SCHUBERT BUHRE, 7/6/2005)

Biller s'amuse alors évidemment à inventer des variantes de rapprochement entre Juifs et Allemands considérées comme des erreurs de parcours, de jeunesse, d'inattention ou autre : une Juive amoureuse d'un terroriste allemand, un Juif amoureux d'un ministre allemand. Pire, son personnage récurrent Kohn annonce à ses parents qu'il va épouser une Allemande : « [...] sa mère fondit en larmes et son père grommela : «ça, c'est drôlement malin.» » (BILLER, 2005 : 17) Invité chez ses futurs beaux-parents un jour de pluie, Kohn se voit affublé d'un parapluie portant l'inscription « Journées germano-Israéliennes de névrodermite ». Le rapport entre Juifs et Allemands étant rapporté à une maladie de peau, le contact s'avère pathologique ; Kohn renoncera à l'idée de se marier et retournera à son premier amour... avec une Juive.

« Le vieux jeu des Juifs-non-Juifs-Juifs »

Si la morale se définit, selon le Duden, comme un ensemble de normes, principes et valeurs éthiques qui régulent les relations humaines dans une société, les *Histoires morales* se fondent sur la complexité de ce que Biller nomme « le vieux jeu des Juifs-non-Juifs-Juifs » (BILLER, 2009 : 158). Il entend par là l'imbrication des stéréotypes, mais aussi et surtout des références culturelles et historiques sur lesquelles sont construites les relations entre Allemands et Juifs. Cette relation étant majoritairement définie par l'Holocauste, un Juif en Allemagne est par essence dérangeant car il incarne la mauvaise conscience. Dans les *Histoires morales*, le travail de mémoire et de réparation s'apparente à une véritable damnation. Ainsi dans l'histoire intitulée « Grass », l'écrivain Katzenstein arrive en Enfer où il reçoit le châtement suivant : « Et maintenant, tu vas discuter de la culpabilité allemande avec Günter Grass ! » (BILLER, 2005 : 161) Tout le débat sur le passé nazi de l'Allemagne dont les nombreux chapitres alimentent régulièrement les médias revient dans cette histoire brève à une torture éternelle, dont chacun des partis pour des raisons différentes ne veut plus.

Dans la forme brève des *Histoires morales*, Biller n'a de cesse de critiquer le travail de mémoire et de réparation, à la fois nécessaire et excessif, tel qu'il est décrit par Régine Robin sous le terme de « Mémoire saturée » :

Saturation encore par une oscillation, dans l'appréhension de la Shoah, entre une mémoire fondamentale qui refuse de faire le deuil de l'événement, une mémoire kitsch du passé, indexée sur les formes de représentation hollywoodiennes, une mémoire prothèse qui croit pouvoir assurer, par les formes de la culture de masse, sans banalisation, la transmission vivante de l'événement après la disparition des derniers témoins, et une mémoire critique qui tente de sortir du fétichisme en inscrivant au cœur de ses formes mémorielles les marques de cette impossibilité. (ROBIN, 2003 : 19)

Cette thèse se décline à outrance – saturation là aussi – dans un bon nombre d'« Histoires morales ». Notons en guise d'exemple le dégoût entraîné par les représentations hollywoodiennes : « une merde irréaliste et mensongère comme «La liste de Schindler» » (BILLER, 2009 : 20), puis il est question du film « Le Pianiste » où « [...] une fois de plus sur l'écran les Juifs crevaient comme des mouches. » (BILLER, 2009 : 113) Dans une histoire, un zeugma met sur le même plan les différentes façons de traiter la mémoire allemande et illustre trait pour trait la citation de Robin ci-dessus. Le Juif Kushner fait un passage remarqué dans une émission de télé-réalité (pour son pénis ridiculement petit) ce qui est commenté comme suit : « Il fit son entrée dans l'histoire allemande de la réparation du passé, au même titre que «La liste de Schindler», la querelle à propos du Mémorial de l'Holocauste ou le débat entre

Walsler et Bubis. » (BILLER, 2009 : 36) En une seule phrase, ce type de superposition incongrue réduit à néant la mémoire kitsch, la transmission vivante et la mémoire intellectuelle critique. De cet amalgame ressort clairement le sentiment de stagnation que Biller déplore : « Cela fait bien longtemps que je n'ai plus lu de pensée nouvelle là-dessus et que je n'en ai pas eu moi-même. » (SCHUBERT BUHRE, 7/6/2005)

D'où, dans les *Histoires morales*, l'obligation implicite pour les écrivains juifs, et par conséquent pour lui-même, de « ruminer » l'Holocauste et ses conséquences. Désabusé par des mécanismes culturels et médiatiques imposés, il se moque du négoce autour de la réparation du passé, que J. Chase nomme : « Shoah business » (CHASE, 2001 : 111). Par exemple : le livre de cuisine indienne et coréenne écrit par l'écrivain juif Bernstein lui vaut une comparaison avec Franz Kafka, Bruno Schulz et Paul Celan (BILLER, 2009 : 14). Le décalage peut difficilement être plus marqué et l'histoire atteint son comble lorsqu'à la parution de son dernier livre, cette fois un roman familial, Bernstein se voit accusé de n'écrire jamais que sur les Juifs. C'est là toute la subtilité du jeu des Juifs-non-Juifs-Juifs dans lequel plusieurs idées contradictoires s'entremêlent : l'impossibilité de voir un Juif autrement qu'en lien avec d'autres figures juives, un collectif et/ou l'Holocauste, l'utilisation de cette impossibilité comme argument de vente, et pourtant l'ennui provoqué par les histoires juives écrites par un Juif pensant pourtant répondre aux attentes du marché du livre. Le malentendu est total et inextricable. Et ce d'autant plus que les Juifs chez Biller contribuent sciemment ou non à ce cercle vicieux. Certaines histoires peuvent même aller jusqu'à la perversion suivante : dans « Haine de soi » (BILLER, 2005 : 195) un Juif devant récrire l'interview perdue d'un néo-nazi soigne particulièrement les passages antisémites et remporte un succès immense. L'antisémitisme tel qu'il l'a formulé n'est que fictif, mais il fait vendre, s'avère un élément nécessaire dans les pages culturelles, les séminaires, les cafés ou en politique comme si le besoin de s'insurger contre l'antisémitisme était si fort qu'il générerait l'antisémitisme lui-même.

Les *Histoires morales* échappent-elles à ce jeu de malentendus ? En traquant les malentendus, en les illustrant avec un humour par court-circuit, Biller cherche l'efficacité, joue sur l'effet de surprise malgré les mécanismes récurrents (moins dérangeants une par une dans le journal du dimanche que dans l'édition complète). Or, dans un article de journal, Biller se dit lui-même « [...] acculé à son rôle de cynique [...], la normalité m'est interdite ». Le journaliste ajoute : « Si on lui rétorquait qu'il s'était laissé acculer à ce rôle, qu'il se complaisait manifestement à être une victime, ce serait tout bonnement antisémite. Biller le sait et l'a déjà anticipé. C'est triste et génial à la fois. » (NOWAK, 2009) Doit-on considérer que Biller représenterait lui-même un élément dans le travail de réparation qu'il dénonce ? Lui qui prétend que « [...] quelqu'un comme [lui] n'était pas prévu en Allemagne » (BILLER, 2009 : 11) était peut-être attendu au contraire pour désamorcer les tensions par le biais du rire. « Je n'ai aucun doute », dit Biller dans une interview, « que le plaisir que les gens ont eu avec moi leur manquera quand dans 80 ans je n'écrirai plus. » (SCHUBERT BUHRE, 7/6/2005) Au-delà de la boutade, le souhait de faire (sou)rire de la relation entre Juifs et non Juifs en Allemagne est clair tout comme la conscience de contribuer au « vieux jeu des Juifs-non-Juifs-Juifs », condamné qu'il est à jouer le « Clown », un Juif immigré en Allemagne (tout comme lui), dont il fait un personnage tragique au destin amer : « Les gens aimaient Gurewitsch et, lui, il aimait son nouveau travail, mais tout ceci n'était malgré tout qu'un grand malentendu. » (BILLER, 2009 : 149)

Conclusion

Dans la forme percutante d'une brève histoire morale, Biller enferme ses personnages dans des identités caricaturales et imposées, sans leur laisser aucun espoir

d'échapper à leur condition. Derrière le mécanisme simple des courtes histoires, se lit l'impossibilité d'échapper à des schémas devenus malheureusement catégoriques et ordinaires. Par petites touches toujours répétées, Biller se moque d'une Allemagne qui rumine sa mémoire, qui fait l'erreur « [...] de se définir depuis des décennies par rapport à l'Holocauste » (SCHUBERT BUHRE, 7/6/2005), sans être pour autant immunisée contre un revirement de situation. La répétition incessante dans ses histoires de clichés toujours identiques dans le rapport entre Juifs et non-Juifs dénonce la stagnation et le sentiment de saturation que génère la volonté de réparer le passé et la culpabilité qui lui est liée. S'élevant contre l'autorité morale d'un travail de mémoire officiel, Biller donne à voir les malentendus auxquels est vouée la relation Juifs/Allemands. Une tâche qu'il reconnaît comme vaine et inutile avant d'ajouter : « Mais peut-être que, considéré dans l'ensemble, ce n'est pas tant que ça un travail de Sisyphe. Car évidemment, l'Allemagne d'aujourd'hui est meilleure qu'il y a 70 ans, peut-être est-elle même meilleure que l'Allemagne d'il y a 15 ans. » (SCHUBERT BUHRE, 7/6/2005) Et à la question du journaliste de savoir s'il y a contribué par ses *Histoires morales*, il répond : « Vielleicht ». Peut-être.

BIBLIOGRAPHIE CITÉE

- BILLER, Maxim (2005), *Moralische Geschichten*, Cologne, Kiepenheuer und Witsch.
- BILLER, Maxim (2009), *Der gebrauchte Jude*, Cologne, Kiepenheuer und Witsch.
- ALZHEIMER-HALLER, Heidrun (2004), *Handbuch zur narrativen Volksaufklärung: moralische Geschichten 1780-1848*, Berlin, De Gruyter.
- CHASE, Jefferson (2001), « Shoah Business: Maxim Biller and the problem of German-Jewish Literature », *German Quarterly* 74, 2, p. 111-131.
- HÜBNER, Klaus (2001), « Der ernsthafte Provokateur », *Schweizer Monatshefte*. N°81, Volume 12,1. p. 61-64.
- KLÜGER, Ruth (1992), *Weiter leben*, Göttingen, Wallstein.
- KLÜGER, Ruth (1997), *Refus de témoigner* (Traduction française), Paris, Éditions Viviane Hamy.
- KOIRAN, Linda (2009). *Schreiben in fremder Sprache*, Munich, Iudicium Verlag.
- NOWAK, Rainer (18.10.2009), « Der brillante eitle Jude », *Die Presse*, [consulté le 5/2/2016], http://diepresse.com/home/kultur/literatur/515809/Maxim-Biller_Der-brillante-eitle-Jude
- ROBIN, Régine (2003), *La mémoire saturée*, Paris, Éditions Stock.
- SCHUBERT, Maxim, BUHRE, Jakob (7/6/2005), « Maxim Biller, Ich schreibe, weil ich nicht anders kann, Interview », *Planet Interview*, [consulté le 4/2/2016], <http://www.planet-interview.de/interviews/maxim-biller/33997/>